

FRANÇOIS MASSON

BERLIN

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042533274

Dépôt légal : septembre 2026

*Les routes qui ne promettent pas le pays de leur
destination sont les routes aimées.*

René Char, *Le nu perdu*

Tours (et détours)

La Loire s'offrait en différents endroits de la ville.

De là où elle se trouvait, à cet endroit précis du promeneur, on ne savait l'heure. L'heure, elle le donnait de ses couleurs et l'on pouvait y deviner que la fin de l'après-midi s'annonçait. Magique, sa seule connaissance était la nature et le ciel qu'elle dessinait par ses reflets. Tempétueuse et calme par endroits, l'automne venait d'arriver.

Elle dessinait les berges en les érodant de sa force, venant déposer le sable au gré de ses mouvements, pour y former des îlots, venant épouser ses flots.

En sortant du pont, son eau s'agitait en vague blanchâtre, écume l'une au-dessus de l'autre, sans rider outre mesure son cours, et les nuages la faisaient ocre.

De l'une des berges, les arbres perdaient leur jeunesse et de l'autre, ils en conservaient toute leur verdure.

Les nuages qui s'y reflétaient lui donnaient une lumière de douceur, auquel le soir venu, les ombres viendraient se fracasser à son jour.

Antonin était le promeneur de ces lieux. La Loire l'avait tellement subjugué, qu'il s'était fondu à l'heure de celle-ci et de son temps, sans cesse renouvelé par les saisons. Arrivé par la gare, il lui fallait rejoindre l'endroit où il passerait quelques jours.

Il avait quitté Paris deux heures auparavant, pour atteindre cette gare de province semblable à toute gare.

Son charme était celui d'une gare, et des vies qui se croisaient sans se connaître, y retrouver des siens, des aimés, ou rester esseulés à regarder le spectacle de cette agitation.

De la gare, il longeait le parcours du tramway au-delà de la rue des Halles. Il ne s'était pas attardé pour arriver à ce

qu'il appelait sa villégiature. Le campus des Tanneurs université François Rabelais, était à quelques pas où grouillaient ses étudiants en lettres et langues, droit-économie, sciences sociales.

De la rue des Tanneurs, on entrait dans ce lieu de vacances, et la coursi ve menait dans un petit jardin.

Sitôt ouverte la porte, on découvrait le coin cuisine sur la droite, et jouxtant celui-ci, le séjour avec un canapé, un fauteuil Voltaire, une table, et deux grandes fenêtres lumineuses et leurs rideaux. Un escalier menait à une mezzanine.

Antonin posa ses affaires, se débarrassa de son manteau et prit place sur le canapé, le temps de se reposer.

Il appela Judith qui devait passer le soir venu.

Judith et Antonin s'étaient connus il y a plus de 30 ans. Ils s'étaient rencontrés par des amis communs de l'époque, s'étaient vus quelque temps, et la vie les avait perdus au chemin de chacun. Ils avaient convenu de se revoir, du désir commun des souvenirs partagés à leur jeunesse. Et puis ce sentiment à la cinquantaine, de rouvrir sa vie en se penchant sur les années passées, comme des ombres lorsque la lumière s'est affaiblie.

Il était 20 heures quand la sonnette retentit. Franchissant le seuil de la porte, Judith prit Antonin dans ses bras. Il y avait un réel plaisir de se retrouver, et l'étonnement pour l'un et l'autre d'être là. Laissant la préface des émotions à cette étreinte, à l'heure du soir venant, les langues se délièrent.

— Qu'es-tu devenue depuis tout ce temps ? lui demanda Antonin.

— L'année d'après où nous nous étions rencontrés, en 1984, j'ai entrepris trois années d'études en école d'infirmières sur Caen. À la fin de mes études, j'ai rencontré mon compagnon, et qui l'est encore. Il a été muté en Touraine, il y a un peu plus de vingt ans, et nous avons déménagé sur Tours. On a eu un fils, qui a 20 ans maintenant et qui est en licence de l'art.

— Es-tu infirmière depuis cette époque ? demanda Antonin.

— Oui, j'exerce au CHU de Tours. J'aime beaucoup mon métier, soigner les gens a toujours été ce que j'ai voulu faire. C'est un métier très prenant. À une époque, je travaillais la nuit. Depuis deux ans, j'exerce à temps partiel. Ça me laisse du temps pour moi, un équilibre plus raisonnable, même si parfois j'ai voulu décrocher. Je reviens toujours sur mes pas quand quelqu'un souffre.

Antonin sourit à cette évocation. Dans le silence du moment, il se remémora la jeune femme.

— Et toi, dis-moi, qu'es-tu devenu à ton tour ? lui demanda Judith

— Après le lycée, j'ai fait différents boulots pas forcément attractifs, lui répondit Antonin. Je suis rentré dans une école de journalisme. Et après quelques années comme pigiste et la difficulté de trouver un poste stable, j'ai complété mes piges avec l'intérêt que j'avais d'aider les autres. Je suis devenu au milieu des années 1990, écrivain public. Je travaille dans des mairies, des associations. Je rédige le plus souvent des documents administratifs, et parfois les gens me demandent de raconter leur vie, d'écrire des lettres d'amour.

Il sourit.

— Oh, tu ne t'ennuies pas ! la taquina Judith. C'est bien que tu aies pu concilier ce goût pour l'écrit et ton envie d'aider les gens.

— Oui c'est vrai tu as raison, j'ai la chance de faire ce que j'aime, de me rendre utile auprès de ceux qui ne savent exprimer ou dire clairement les choses, face aux difficultés de la vie ou aux joies de l'amour !

Un rire les prit à cette allusion, ce qui leur permit de dire ce qu'il en était pour chacun.

Judith était de ces heureuses femmes qui avaient vécu librement jusqu'à leurs 30 ans. De cette liberté acquise, elle en avait gardé les contours même avec son compagnon, au jour des jours répétitifs, incompris. Elle s'autorisait toute liberté d'aimer et de rêver, comme lorsqu'elle avait 20 ans. Sa fidélité était de cœur et c'est ce qui lui importait.

Elle confiait ce soir-là à Antonin, qu'elle avait des amies qui vivaient en couple parfois depuis plus longtemps qu'elle,

et qui depuis de nombreuses années, s'autorisaient à vivre l'ennui qui débordait au fil des jours, à en être malheureuse, la seule sécurité étant ce qu'elles avaient érigé à deux : une maison, des biens. Elles enviaient Judith, des audaces qu'elle se permettait pour échapper à ce carcan.

Judith avait selon ses dires, délié des liens qui, à la longue, auraient été nocifs dans sa liberté d'être. Elle ne demandait pas à l'autre d'être ce qu'il n'était pas ou ne pouvait pas, mais une présence dans l'espace où elle se trouvait et où elle le trouvait.

Elle avait compris qu'exister impliquait l'impossibilité d'une perfection qu'elle cherchait malgré tout dans des contours indéfinis, qu'elle vivait de temps à autre, avec des amants, et l'un auquel elle s'était attachée.

Il n'eut pas le temps de lui répondre que Judith lui demanda ce qu'il était devenu à son tour depuis toutes ces années, de ce côté-là de la vie.

— Je me suis marié il y a fort longtemps, j'ai un fils qui a 20 ans maintenant, dit-il en levant les yeux avec un sourire. Sa mère et moi nous sommes séparés il y a plus de 10 ans. Depuis j'ai vécu et aimé. Il s'arrêta dans un soupir.

— Rien n'est simple, lui rétorqua Judith qui n'insista pas.

La soirée se poursuivit sur le fil de leur vie.

Il se faisait tard et Judith enfila son manteau, s'apprêtant à rentrer.

— On se retrouve demain après-midi si tu es dispo, lui dit-elle.

— Oui Judith, avec plaisir. On se téléphone.

Il l'embrassa, lui ouvrit la porte et lui souhaita bonne nuit.

— À demain, lui dit-elle.

La fin de matinée se profilait et Antonin se décida à sortir.

Sitôt franchie la porte cochère de son logement, il obliqua à droite, là où il savait que la Loire suivait son cours.

Son cours, il l'attendait aussi paresseusement que ce fleuve qui l'était à ce jour d'automne, et il se rappelait le jour d'avant où la Loire l'avait saisie à la rêverie. Muni d'un plan entre les

main, il continua en sens inverse, pour regagner une petite rue qui le mènerait sur la place du marché.

Aux passants croisés dans les rues, certains paraissaient heureux, main dans la main, d'autres indifférents, certains patibulaires ou tristes. Où allaient toutes ces pensées multiples de ces passants errants, dont lui-même faisait partie ? Où allaient toutes ces vies, avaient-elles un point précis ?

Le marché faisait le plein et les vendeurs n'avaient pas besoin d'alpaguer ceux qui se pressaient à leurs étals. Couleurs et odeurs du primeur retenaient les goutteux et les gourmands. Poissonniers, bouchers, fromagers, vendeurs de fleurs, tout y était à la joie primitive des sens.

Antonin acheta quelques fruits et des légumes, un peu de poisson et de viande, et regagna son logement. Judith l'appela et ils convinrent d'un rendez-vous en centre-ville, en début d'après-midi.

À l'heure approchante, il s'apprêta à regagner prestement la rue qui l'emmènerait vers la place Plumereau, au centre historique de Tours.

Il l'aperçut, attablée sur l'une des nombreuses terrasses que comportait cette place, faite de majestueuses maisons à colombages, qu'elles semblaient en appeler au printemps et à un ciel plus clément, et les arbres plantés au milieu de la place prenaient la couleur d'automne, où venaient se nicher tables et chaises d'une clientèle hétéroclite.

Judith était vêtue d'un manteau trois-quarts et de bottines rouges. Sourire aux lèvres, Antonin l'embrassa et prit place à ses côtés.

— Comment vas-tu depuis hier ? Lui demanda Judith.

— Bien, je me suis reposé et je profite de ces instants de calme, lui répondit Antonin. Et puis te revoir dans mon lieu de séjour, dans cette ville qui est la tienne, est un grand plaisir pour moi.

Judith partit d'un grand sourire et elle le remercia. Après un échange autour d'un café où le tout-venant vient à ces instants dans les paroles échangées et distraites parfois qu'il suffit d'un passant, d'une jolie fille, du garçon de café et de l'addition, d'une feuille d'automne qui tournoie et se rabat

sur eux, Judith lui proposa de faire un tour en ville et de le raccompagner à son logement. De la place Plumereau d'où ils se trouvaient, vers les halles de Tours, ils déambulèrent dans les rues du centre historique, et Antonin posa son regard sur les charmantes façades tout au long de ce parcours, captant le moindre mot que Judith lui adressait. Elle se remémorait ces lieux où elle venait faire ses courses, quand elle s'y rendait pour faire des achats ou aller chez le coiffeur. Arrivée rue Descartes, elle lui proposa de visiter la basilique Saint-Martin, église néo-byzantine, saint patron de la ville. En entrant dans cette basilique, la porte qui restait entrouverte laissait pénétrer une lumière bienveillante au profane, comme un accueil qui dépasse tout visiteur en ces lieux. Avancé parmi les arcades et les allées d'où ils apercevaient les saints, et le saint de cet endroit dans la crypte, les vitraux racontaient l'histoire et ses tumultes. Ils se rappelèrent aussi leur enfance et leur propre histoire qui les avait baignés au berceau d'une éducation religieuse.

Rejoignant la rue des Tanneurs, Judith déposa Antonin dans une rue adjacente.

— Si tu veux, demain, je t'emmènerais visiter Montlouis sur Loire et sa région, lui dit Judith.

— Oh oui, avec plaisir, mes souvenirs de la région sont lointains.

Le temps de se dire au revoir, Judith lui déposa un baiser auquel il ne s'attendait pas.

Elle avait regagné son foyer et son compagnon. Antonin en ce début de soirée, resta pensif. Que pouvait signifier ce baiser qu'elle lui avait donné, lui qui n'avait pas imaginé qu'elle puisse se laisser aller à cet élan ? S'agissait-il d'un laisser-aller ? Il pensa que franchir le pas était peut-être plus le signe d'un vide dans leur vie que d'un élan qui n'eût jamais existé auparavant. Des souvenirs qu'il gardait d'elle, belle femme au demeurant, étaient ceux d'une amie proche.